

# Philanthropie et mécénat créateurs de patrimoine. Les étapes d'une stratégie d'accès à la modernité

Nora Seni

► **To cite this version:**

Nora Seni. Philanthropie et mécénat créateurs de patrimoine. Les étapes d'une stratégie d'accès à la modernité. cahiers ltmu, 1996, pp.73-81. halshs-00134354

**HAL Id: halshs-00134354**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00134354>**

Submitted on 1 Mar 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**PHILANTHROPIE ET MECENAT CREATEURS DE PATRIMOINE : LES  
ETAPES D'UNE STRATEGIE D'ACCES A LA MODERNITE.**

Nora SENI

Chose inhabituelle dans les démarches universitaires il sera question ici de personnages fabuleusement riches, de financiers célèbres et de leurs pratiques créatrices de patrimoine. Quiconque a eu l'occasion de visiter l'exposition « Les donateurs du Louvre » a pu s'étonner de l'importance du mécénat juif dans l'art en France, au dix-neuvième siècle. Important par les donations faites aux musées<sup>64</sup>, par la fondation de sociétés de soutien des arts et des sciences, par l'animation de la pensée<sup>65</sup> sur les beaux-arts, ce mécénat est un leitmotiv de la carrière de grands banquiers comme les Rothchild, les David Weil etc. La généralisation de ces pratiques qui accompagnaient obligatoirement le destin du financier juif autorise qu'on les analyse comme une des pièces maîtresse d'une stratégie d'intégration, une des façons de se défaire de l'"image dégradante de l'argent"<sup>66</sup>.

Ce canevas du mécénat fin de siècle qui a guidé les pratiques de la deuxième ou troisième génération de membres juifs de la Haute banque commence à être exploré. Cependant il est un domaine moins connu; celui des pratiques de solidarité et de bienfaisance de la génération précédente. En effet, les pères de ces mécènes étaient des philanthropes, fondateurs d'écoles et d'hôpitaux. On ignore, encore que ce modèle n'est pas propre à la France et qu'on peut trouver des trajectoires comparables dans des villes d'Orient comme Istanbul ou Salonique. La famille Camondo possède le privilège de pouvoir servir d'illustration aux pratiques de bienfaisance telles qu'elles se développent au coeur et aux

<sup>64</sup> Il n'y a pas que des collections de peinture et d'objets d'art que l'élite financière légue aux musées. Le produit des fouilles archéologiques font aussi l'objet de donations. Il en est ainsi des résultats des fouilles financées par Edmond de Rothschild à Millet, Tralles, Didyme et qui furent remis au Louvre, ainsi que du trésor romain d'argenterie découvert à Borscoreale en Italie

<sup>65</sup> L'influence de la Revue Blanche fondée, lancée grâce au mécénat des trois frères Natanson est un brillant exemple de cette animation. Voir à ce sujet O.Barrot et P.Öry. La revue blanche. 1918.1994

<sup>66</sup> Ces constats autorisent des historiens de l'art à s'interroger sur les spécificités du mécénat juif, à analyser la différence, si différence il y a, entre mécénat tout court et mécénat juif. cf. Dominique Jarrassé: "Le mécénat Juif et l'Art en France: une stratégie de l'intégration." Conférence. Musée d'Orsay 23 Mars 1991 ou du même auteur : L'âge d'or des Synagogues. ed. Herscher. 1991.

confins de l'Europe : Isaac de Camondo (1851-1911) est l'auteur d'une des plus grandes donations (collections de peintures et d'objets d'art) jamais faites au Louvre. Son cousin, Moïse de Camondo (1860-1935), est le propriétaire d'un hôtel particulier près de parc Monceau, conçu comme un écrin pour sa collection de meubles, de tapisseries et d'objets d'art du XVIII<sup>e</sup> siècle. Hôtel et collections seront légués par le soin de leur propriétaire au Musée des Arts Décoratifs au début du siècle. Les pères de ces mécènes très parisiens, brillants et flambeurs viennent d'Istanbul. Ce n'est qu'au milieu de leur vie d'adulte, en 1869 qu'ils quittent Constantinople où ils sont banquiers pour s'installer à Paris. La capitale française est alors le siège, et depuis 1860, d'une puissante institution, éducative et juive, tournée vers l'Orient, l'Alliance Israélite Universelle. Outre l'attrait qu'elle exerce comme place financière majeure Paris représente également une position tout à fait propice à ce que les Camondo continuent de veiller sur le développement de leur oeuvre philanthropique à Istanbul.

Mon propos se construit le long d'une interrogation qui s'étend sur ces générations consécutives dont les pratiques de solidarité et d'ostentation passent de la charité à la philanthropie et de la philanthropie au mécénat. L'analyse des transformations des "patterns" de solidarité porte sur plusieurs générations et couvre tout le 19<sup>e</sup> siècle. Elle révèle la nature du patrimoine créé et éclaire les stratégies d'accès à une certaine modernité. Deux périodes se laissent distinguer au cours de ce siècle ; une première pendant laquelle les usages de la charité traditionnelle sont abandonnés au profit de pratiques philanthropiques, et une seconde où l'on voit la tradition philanthropique accoucher d'un mécénat de grande envergure.

### 1 - L'ère des philanthropes

Cette période est inaugurée en France par l'adhésion, en 1848, de la famille Rothschild au Comité de Bienfaisance de la communauté juive. Il est tout à fait surprenant de constater, la force, l'étendue et le degré de contrainte exercé par le modèle Rothschild sur toute la Haute Banque du 19<sup>e</sup> siècle. Avec l'adhésion de cette famille au Comité de Bienfaisance celui-ci sera l'objet d'un regain d'intérêt considérable, d'un nouvel esprit. Son budget triplera de 1843 à 1853. Rejoindront les Rothschild dans cette

institution les Pereire, Anspach, Crémieux, Koenigswater, Goudchaux, Javal et encore d'autres membres de l'élite financière qui jusque là préféraient se montrer aux courses du Champ de Mars, dans les revues du Carroussel. Dorénavant, ensemble, ils feront les donations qui subventionnent les constructions des synagogues, des hôpitaux et des écoles. Ainsi s'achève l'ère de la bienfaisance animée par les principes et les traditions d'une charité strictement religieuse et s'inaugure celle de la philanthropie et de l'évergétisme.

La première oeuvre des Rothschild est issue d'un entretien que le baron James eut avec le Pape Grégoire XVI. Il s'agit d'une "école du travail" fondée non loin du ghetto de Rome, à l'extérieur des murs et qui formera des cordonniers et des tapissiers. Cette idée d'utiliser les fonds pour transformer les structures professionnelles des juifs aura aussi bien fécondé la philanthropie de la Haute-banque du 19<sup>e</sup> que les initiatives de l'Alliance Israélite Universelle. Le projet qui inspire ces initiatives est la régénérescence des communautés juives d'Orient. Jérusalem est un des pôles vers lequel converge la philanthropie française de ce siècle. Les Rothschild y fonderont un hôpital, une soupe populaire, une clinique d'accouchement, deux écoles de professeurs et une institution de travail productif.

A Istanbul, en 1854, les Rothschild s'associent aux Camondo pour créer, dans le quartier de Hasköy, une école juive où l'enseignement se fait en français et en turc. Ici quelques informations supplémentaires s'imposent au sujet des Camondo. Il faut en effet savoir qu'il s'agit là d'une famille qui se substitue, au 19<sup>e</sup> siècle à d'importantes lignées de notables, comme les Zonana ou les Carmona, dont l'étoile s'éteint avec la destruction de l'armée des janissaires. En effet, le statut de ces familles tenait au fait d'avoir en fermage l'approvisionnement des janissaires. Lorsque la Porte fait canonner leurs casernes en 1826, ceux qui avaient des liens avec eux sont assassinés ou bannis. La communauté juive demeure alors sans notables qui assurent sa communication, ses liens avec l'État ottoman jusqu'à la consécration du pouvoir des Camondo. Ceci ne se fit pas attendre. A la mort de son frère Isaac en Septembre 1832, Abraham Salomon Camondo (1780-1873) hérite seul de leur établissement, la Banque Isaac Camondo et Cie qui aura une influence considérable auprès

de la cour du Sultan Abdülmecit (1836-61) et du Sultan Abdülaziz (1861-76). Abraham Salomon deviendra également le banquier de Rechid Pacha ainsi que des ministres comme Aali et Fuad Pachas. Son fils Raphaël mort prématurément, c'est à travers ses petits fils, Abraham Béhor (1829-1889) et Nissim (1830-1889), que continueront de prospérer les affaires Camondo. Dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle l'essor de la finance européenne a des répercussions sensibles dans le monde ottoman. Le palais et la cour n'empruntent plus exclusivement auprès des sarrafs<sup>66</sup> individuels mais traitent avec les nouvelles banques ottomanes fondées sur l'association de capitaux levantins et de liquidités européennes. Abraham Béhor et Nissim sont une des forces motrices de cet essor. Outre leur banque, ils créent, en 1864, avec des levantins et des grecs orthodoxes comme C.Zographos, Zafiropoulo et Zarifi, A.Ralli, La Société Générale de l'Empire Ottoman. Ensemble, ils participeront à des conversions monétaires et à des emprunts de l'Etat Ottoman.

Si la finance est au coeur de l'activité des Camondo, la propriété immobilière constitue certainement un autre pilier sur lequel prospère cette fortune. La grande majorité de ces propriétés est concentrée à Galata et à Péra, quartiers occidentaux d'Istanbul, ceux des ambassades et des légations étrangères. C'est au sud de ces quartiers, près du port de la ville que s'installent les sièges sociaux des banques et des assurances dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Camondo sont les véritables maîtres d'oeuvre de la création d'un quartier voué à la finance dans le sud de Galata<sup>67</sup>. Dans ce périmètre sont situés neuf des dix hans<sup>68</sup> Camondo. Quatre des six banques nouvellement créées (à partir de 1850) ont domicilié leur siège social dans les bureaux de ces hans. Les Camondo possèdent également plusieurs dizaines d'immeubles résidentiels dans ce secteur ainsi qu'une quinzaine de terrains dans tout Istanbul.

En fait ces détails ne donnent qu'une information très incomplète sur la fortune Camondo puisque la famille emménage à Paris dès 1869. La

<sup>66</sup> banquiers

<sup>67</sup> pour l'impact des Camondo sur le développement urbain d'Istanbul voir; Nora Seni "The Imprint of the Camondos on 19th Century Istanbul" in *International Journal of Middle East Studies*. 26:4. Novembre 1994

<sup>68</sup> immeuble de bureaux

Banque I.Camondo s'installe rue Lafayette, Nissim et Abraham Béhor dans des hôtels particuliers contiguës de la plaine Monceau. A peine descendus du train on les voit chasser sur des terres qui jouxtent les propriétés des Rothschild. Leur silhouette devient familière ; ils sont à l'Opéra, aux courses, à la Bourse. Ils prennent les eaux à Contrexeville, passent l'hiver sur la côte d'Azur. Ils deviennent la cible des auteurs antisémites dont la haine des juifs se double, pour l'occasion, de l'antipathie nourrie à l'égard de l'Orient<sup>69</sup>.

#### a. Les Camondo à Paris

L'attrait qu'exerçait sur les Camondo le mode de vie de la Haute-banque parisienne, son scintillement et son faste était aussi puissant et que les raisons économiques qui les incitaient à quitter Istanbul. Les frères Camondo ont participé à ce mouvement qui traversa le milieu de la finance istanbouliote de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où les membres des grandes familles levantines essaimèrent dans les capitales européennes d'où il était plus avantageux de négocier crédits et conversions monétaires avec l'Etat Ottoman<sup>70</sup>. Mais Abraham Behor et Nissim Camondo ne se sont pas cantonnés aux transactions avec la Sublime Porte. Pendant que l'aile orientale de leur banque continuait de prospérer à Istanbul, gérée par leurs chargés d'affaires, ils participaient au financement du Canal de Suez, Abraham devenait administrateur de la Banque de Paris et des Pays Bas ainsi que du Crédit Immobilier d'Espagne, à partir de 1880. Avec cette dernière banque et la collaboration des Péreire ils contrôlaient également la Franco-Tunisienne dans les années 1880.

#### b. L'école de Hasköy.

Elle est créée grâce à la collaboration entre James de Rothschild et Abraham Béhor Camondo, père et oncle des collectionneurs-mécènes parisiens, Isaac et Moïse Camondo. Banquier, Abraham Béhor se battra pour cette école jusqu'à sa mort car se cristallise rapidement sur elle l'opposition des éléments conservateurs de la communauté juive. Ceux-ci

<sup>69</sup> "Camondo. Ce nom italien, qui a des consonances portugaises, est pourtant celui d'un juif de Constantinople. Il incarne, d'ailleurs, un type appartenant à une nationalité bâtarde comme l'est son appellation, et que l'on désigne habituellement par le mot "Levantins" in: Auguste Chirac. *Les Rois de la République*. Paris. 1888. T.I pp.208.

<sup>70</sup> voir à ce sujet: N.Seni. "Finances Ottomanes et Figures Levantines" in. *L'accession De la Turquie à la Civilisation Industrielle*. edit.J.Thobie, J.L Bacqué-Grammont. Isis. Istanbul-Paris 1987. pp.13-24.

déplorent que l'enseignement se fasse en français au détriment de l'hébreu et du judéo-espagnol, et trouvent inutile que leurs enfants apprennent le turc. Or la branche "éclairée" de la communauté voit justement dans ces langues les vecteurs d'une promotion et d'une intégration. Pour eux, le français est la langue de la "régénérescence" des juifs d'Orient ; elle transmet l'universalisme des Lumières, elle les relie au judaïsme triomphant en ce dix-neuvième siècle, celui de France. Le turc est la langue officielle du pays. Sa pratique est capable de briser l'isolement de la communauté, son repli sur elle-même et d'inaugurer un processus d'intégration. Ces choix, qui émanent d'un groupe déjà occidentalisé, prendront, à peine deux décennies plus tard, forme plus concrète, quoique sensiblement différente, à travers les écoles de l'Alliance Israélite Universelle (AIU) qui essaient sur le territoire ottoman. Ces choix sont ceux des Camondo, ils inspirent leurs orientations et leurs initiatives, ils insufflent l'énergie de leurs pratiques philanthropiques. Dans un premier temps les Camondo relaient à Constantinople cette nouvelle forme de bienfaisance développée par la famille Rothschild à travers Albert Cohn, à partir de Paris. Cinq ans plus tard, ils deviennent le socle à partir duquel l'AIU pourra engager son oeuvre dans l'Empire ottoman et plus précisément à Constantinople.

Pendant cette période, la philanthropie aura suppléé aux fonctions d'institutions étatiques absentes. Elle aura tenté d'édifier, par l'éducation, les bases d'une citoyenneté laïque, de doter la communauté juive d'une évolution parallèle au mouvement réformiste ottoman, les Tanzimat. Ce rôle de la philanthropie n'est pas l'exclusivité de la communauté juive. Les banquiers Zographos et Zariphis, grecs-orthodoxes d'Istanbul, financent l'Association littéraire grecque de Constantinople, organe de promotion de la langue et de la culture hellénique. Mais on peut ajouter à ce sujet que les pratiques de solidarité dans les communautés chrétiennes soutiennent sans doute plus l'édification identitaire que le statut de citoyenneté et l'intégration ottomane.

## 2 - L'ère des mécènes

Avec la mort d'Abraham et de Nissim Camondo à Paris en 1889, l'âge d'or de la philanthropie communautaire s'achève. Les conduites de la génération suivante seront indemnes de considérations charitables et communautaires. La solidarité s'exprime vis à vis des artistes, des scientifiques, des archéologues et de façon universelle. Les fils des philanthropes se désengagent volontairement, avec détermination, des liens dont ils ne veulent point hériter. Isaac Camondo, fils d'Abraham-créateur-d'écoles et promoteur de citoyenneté pour les juifs ottomans, rompt la tradition léguée par son père. Il écrit aux responsables des écoles de l'Alliance Israélite Universelle qui louent un de ses immeubles à Istanbul et qui lui demandent une baisse de loyer: "Je suis désolé de ne pouvoir accéder à votre désir. Je vous en ai déjà écrit les motifs. Ma location faite à l'Ecole n'était pas un acte de bienfaisance mais acte commercial et ne doit pas par ricochet dénaturer le point de départ". Rideau sur la bienfaisance communautaire!

La génération suivante, celle qui grandit à Paris, continua de faire prospérer les affaires familiales. Pourtant ses intérêts majeurs s'étaient nettement déplacés de la finance vers l'art et l'activité de collectionneur. Le Comte Moïse de Camondo (1860-1935) se fit construire cet hôtel particulier mentionné plus haut, qui servit d'écrin à sa collection de mobilier et objets d'art du XVIIIème. Il en fit une donation à l'Union des Arts Décoratifs en 1930. C'est aujourd'hui le Musée Nissim de Camondo, du nom de son fils Nissim, pilote de l'armée de l'air, mort au combat, en 1917.

Quant à Isaac de Camondo, bien qu'un peu plus assidu aux affaires que son cousin Moïse, il constitua dès son jeune âge une des plus importantes collections de peintures et d'objets d'art de Paris. Passionné de musique, compositeur à ses heures, il contribua à la création du Théâtre des Champs Elysées auprès de Gabriel Astruc. Avec Isaac, la boucle est bouclée, le collectionneur devient mécène, la générosité philanthropique change d'adresse pour ne plus avoir comme cible que l'art et les artistes. Isaac achève le mouvement entamé bien avant lui qui le détournait des

éléments composant l'identité originaire de la famille ; l'orient et la judaïté. Son père et son oncle avaient tourné le dos à l'Orient mais s'étaient maintenus dans le judaïsme. Dans les hôtels particuliers d'Abraham Béhor et de Nissim, première génération des Camondo à prendre pied à Paris en s'y installant à l'âge adulte, on ne trouve, au 61 et au 63, rue de Monceau, aucune trace de penchants orientaux. L'ameublement et la décoration sont de style Napoléon III, chargé et tape-à-l'oeil, et sans concours de tapis persans ou de cuivres ottomanes. Mais il existait dans ces demeures oratoires et objets de culte somptueux et l'office du Vendredi soir était accompli. C'est dans le cadre du judaïsme communautaire que se concevaient et s'exerçaient leurs pratiques de partage, de redistribution, de solidarité ou de responsabilité . Ce cadre et cette adresse disparaissent à la génération suivante. Isaac et Moïse achèvent de se détacher de cette identité originaire en refusant de perpétuer des pratiques de solidarités communautaires et confessionnelles. La communauté qu'ils se choisissent est celle des artistes. Les fils des philanthropes se passionnent d'art. La bienfaisance confessionnelle et la philanthropie éducative seront définitivement abandonnées au profit des collections et du mécénat. Ce passage de la philanthropie au mécénat se double d'un désintéret pour les affaires. Les activités bancaires sont reléguées au second plan, maintenues grâce à des chargés d'affaires dévoués et compétents. Stefan Zweig contemplait, à la fin de sa vie, cette époque qui fut la sienne, et observait : "(...) dans le monde juif, l'aspiration à la richesse s'épuise presque toujours après deux, tout au plus trois générations d'une même famille ; et les plus puissantes dynasties trouvent justement les fils peu enclins à reprendre les banques, les fabriques, les affaires prospères et douillettes de leurs pères. Si un Lord Rothschild est devenu ornithologiste, un Warburg historien de l'art, un Cassirer philosophe, un Sassoon poète, ce n'est pas un hasard; ils ont tous obéi à la même tendance inconsciente à se libérer de ce qui a rétréci le judaïsme, de la froide quête de l'argent, et peut-être même que par là s'exprime la secrète aspiration à échapper, par la fuite dans le spirituel, à ce qui n'est que juif, pour se fondre dans la commune humanité".<sup>71</sup>

Cette "volonté de se fondre dans la commune humanité" que repère Zweig, cette position universaliste qui s'affiche à travers la solidarité avec

l'art et les artistes, toutes confessions confondues, est sans aucun doute la forme la plus achevée que prend, en ce début de vingtième siècle, l'aspiration moderniste des élites qui se démarquent des postures communautaires. Ainsi, il semble que l'on puisse lire la succession des phases de philanthropie et de mécénat comme les paliers d'un même processus, postérieur à l'émancipation, d'appropriation de la citoyenneté et d'accession à la modernité.

<sup>71</sup> S.Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un européen*. Belfond. Paris 1993. p.29